CRITIQUE CD événement. KAIJA SAARIAHO : Adriana Mater : Fleur Barron (Adriana), Axelle Fanyo (Refka), Nicholas Phan (Yonas), Christopher Purves (Tsargo). San Francisco Symphony and Chorus, Esa-Pekka Salonen (direction) – (2 cd Deutsche Grammophon, 2023)

Le 2ème opéra de Kaija Saariaho, créé à l'Opéra de Paris en 2006 : *Adriana Mater* est l'un des plus fascinants et des plus convaincants de la compositrice finlandaise ; le plus développé (et par son sujet, le plus perturbant) parmi les 6 ouvrages lyriques transmis. L'écriture orchestrale expressive, subtile, raffinée sait exprimer la violence et les enjeux de chaque séquence, fouillant la psyché des 4 protagonistes. Réalisé en juin

2023, l’enregistrement, première mondiale au disque, réalisé en Californie (San Francisco) permet avec le recul, 19 ans après la première parisienne (2006), de mesurer la beauté noire, la justesse déchirante de cet opéra des ténèbres, où perce enfin, l’éclair salvateur de la fin. Esa-Pekak Salonen livrait le plus bel hommage à sa consoeur, décédée quelques jours avant les premières sessions d’enregistrement.



SOMPTUEUSE PARURE ORCHESTRALE… Certes le livret d’Amin Maalouf, chaotique, décousu, alambiqué autant qu’est sauvage et brut son sujet, pose problème ; en cela la précédente collaboration de l’écrivain et de la compositrice (L’Amour de loin, Salzbourg, 2000) était plus réussie; mieux cohérente ; dans Adriana mater, la musique se montre à la hauteur et rétablit ce flux naturel âpre et tragique, suivant avec habileté et même efficacité les méandres philosophiques d’un texte littéraire qui à l’origine ne devait pas être livret d’opéra. Ainsi l’opéra transcende les faiblesses de départ (et

l’adaptation que Maalouf a pourtant fait de son propre texte pour en déduire un livret).
L’intérêt d’Adriana mater demeure l’écriture musicale et la construction compositionnelle et dramatique conçue par **Kaija Saariaho** : la texture harmonique plutôt riche et dense de la partition ; la caractérisation surtout dramatique des situations (prélude instrumental onirique et sombre du 3è tableau de l’acte II, préludant à la confrontation de Yonas avec son père…) ; toujours très intérieure et introspective, la musique de la Finlandaise s’inscrit dans une esthétique psychologique et profonde, tout en veillant à insuffler à l’action et la passion des protagonistes, une épaisseur universelle voire archétypale (à travers leur propre trajectoire).

Adriana mater, un opéra des ténèbres

Dans le corps et l’âme violés d’Adriana, hurle une question vertigineuse. Quelle réponse à la fatalité criminelle, au viol et au meurtre psychique ? A travers le chant du fils Yonas, né du viol de sa mère par l’infect Tsargo (sombre et hiératique **Christopher Purves**), la question de la vengeance ou du pardon se pose dans un trouble qui est lié à l’indétermination d’une réponse correcte : la victime, mère malgré elle (Adriana) peut-elle guérir de l’acte odieux dont elle porte la souillure ? Son enfant doit-il être le bras de la punition ? Le fils doit-il lui aussi payer sa part dans cet enfermement tragique ?
A l’inverse, le pardon et « l’oubli » peuvent-ils s’inscrire comme une alternative salutaire ? D’autant que le violeur dans le déroulement d’Adriana mater, est devenu un être aveugle et détruit ; une épave que le destin a bien abîmé voire puni à sa façon.

Même si elle avoue avoir pensé pendant la genèse de l'opéra, à ses sensations de mère, Kaija Saariaho impressionne par une écriture percutante aux scintillements hallucinés. Mystérieuse parfois parfaitement étrange, l'écriture musicale traverse des paysages orchestraux d'une beauté souvent extatique. Malgré la barbarie du sujet, qui dévoile l'horreur humaine, la compositrice ne semble jamais perdre son espérance dans l'humanité.

Tout autant Saariaho échafaude une machine cynique et infernale qui cède peu de place au lyrisme, bien que l'on comprend que c'est l'acte et la pensée du fils Yonas qui en épargnant finalement le père violeur, délivre cette famille, du cycle cauchemardesque. Toute la scène finale (ambitieuse et captivante de plus de 30 mn) exprime le regret de chacun, les relents d'une amertume enfouie, permamente, jamais acceptée ; elle prolonge et résoud d'une certaine manière, la charge émotionnelle qui s'est accumulée depuis son début.

La compositrice disparue en juin 2023, nous lègue cet enregistrement, réalisé en… juin 2023 (quelques jours après son décès), à San Francisco piloté par son compatriote, le chef Esa-Pekka Salonen : la direction sait être fine, précise, détaillée et suggestive, produisant cette texture émotionnelle constamment mouvante dans laquelle semblent être ballotées et se perdre les psychés éprouvées : la mère inconsolable et détruite, véritable volcan éruptif vocal (remarquable **Fleur Barron** dont le français reste d'un bout à l'autre parfaitement intelligible) ; le fils (non moins vif et percutant **Nicholas Phan**) qui veut savoir qui est son père et ne cesse de questionner sa mère ; en cela le premier tableau de l'acte III (« Aveux »), est le plus abouti : immersion musicale dans un enfer de sentiments, une apocalypse psychique qui fouille les moindres replis des âmes tourmentées… grâce à une orchestration particulièrement active et scintillante. Les instrumentistes du **San Francisco Symphony** (associé au coeur) réalisent comme une nuée murmurée, hyperactive qui ne cesse de faire jaillir les pensées les plus ténues comme les plus

hallucinées. Ce point trouve son acmé dans la tableau final, qui isolant chacun des 4 protagonistes, est conçu comme un oratorio psychologique (« j'aurai dû »)… En cela le dernier lamento d'Adriana qui conclut la partition est bouleversant : son chant accordé à l'orchestre retrouve la pleine conscience d'une humanité préservée, qui répare.

L'orchestre produit un océan tourmenté qui emporte chaque héros, en exprime les sentiments ultimes, ainsi la violence dans la confrontation entre Yonas et sa tante, la sœur d'Adriana, Refka, complice déterminée, qui donc a caché l'identité et ce qu'a fait le père de son neveu (2è tableau de l'acte II : « Rages ») : le soprano éperdu, puissant, finement timbré de la soprano **Axelle Fanyo** fait mouche dans un rôle taillé pour son tempérament très dramatique.

On ne sort pas indemne de l'écoute de cet opéra intense à la riche résolution cathartique, dont la parure orchestrale est d'une indiscutable force émotionnelle : sa portée onirique et salvatrice au cœur d'un cauchemar le plus noir. Ici, la mère détruite reconnaît être sauvée par son fils qui n'est en rien le meurtrier qui fut son père ; et le cercle de la fatalité est définitivement rompu. **Deutsche Grammophon** est bien inspiré d'avoir gravé une partition magnifiquement servie, vocalement et orchestralement. Magistral première mondiale.


Deutsche Grammophon
KAIJA SAARIAHO
ADRIANA MATER
Esa-Pekka Salonen
FLEUR BARRON · AXELLE FANYO · NICHOLAS PHAN · CHRISTOPHER PURVES
SAN FRANCISCO SYMPHONY · SAN FRANCISCO SYMPHONY CHORUS

CRITIQUE, cd événement. Kaija SAARIAHO : Adriana Mater (2006), première mondiale au disque. Fleur Barron (Adriana), Axelle Fanyo (Refka), Nicholas Phan (Yonas), Christopher Purves (Tsargo). San Francisco Symphony and Chorus, Esa-Pekka Salonen (direction) – Enregistré en juin 2023 au Davies Symphony Hall, San Francisco. 2 cd Deutsche Grammophon 2023 – CLIC de CLASSIQUENEWS

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur **DG Deutsche Grammophon** : https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/saariaho-adriana-mater-esa-pekka-salonen-13578

_____

CRITIQUE coffret cd événement – JOAN SUTHERLAND : the complete Decca recordings operas 1959 – 1970 – coffret 49 cd Decca classics

A travers cette première décennie lyrique d'enregistrements pour Decca, soit la décade, 1960 – se distinguent 10 ans d'excellence où la diva australienne JOAN SUTHERLAND (née en 1926 à Sydney – décédée en Suisse le 10 oct 2010) dévoile un art et une maîtrise absolus du bel canto, capable d'éblouir et de convaincre chez Bellini, Rossini, Verdi… Les 49 cd de ce coffret incontournable, le démontrent sans ambiguïté. C'est une autre étoile étincelante qui illumine aux côtés de Maria Callas, les planches lyriques de ces années faste pour l'opéra.

Agilité, puissance, subtilité, timbre cristallin et expressivité rayonnante… Joan Sutherland éblouit littéralement lors de prestations et performances scéniques et en studio réalisées à Londres : elle devenait ainsi « ***La Stupenda*** » ; sa Lucia (di Lammermoor, de Bellini à Covent Garden en fév 1959) a décidé de sa carrière : révélée ainsi, la soprano coloratoure ne devait plus dès lors déchoir, intronisée parmi les divinas assolutas…

Le coffret Decca témoigne de cette maîtrise à l'intensité directe, immédiate à travers 3 enregistrements fondateurs de **1959** : Alcina (déjà) de Haendel (live), Acis et Galatée du

même, enfin Donna Anna dans Don Giovanni de Mozart sous la baguette de Giulini.
En La Stupenda, s'incarnent les héroïnes sacrifiées, détruites et dignes, immolées sur l'autel d'une société phallocratique…
Le coffret rassemble surtout les joyaux d'une coopération majeure, réalisée avec le chef **Richard Bonynge**, qui fut son partenaire et devint son mari à la ville (en 1954), et qui ici dirige à peu près tout ce que Londres compte de phalanges orchestrales (New Symphony Orchestra pour Guilio Cesare ; London Symphony Orchestra pour Alcina, Norma, Semiramide, Tenda, Faust ; London Philharmonic Orchestra pour Griselda, Montezuma) ; Royal opera House de Covent Garden Orchestra pour La fille du Régiment ; English chamber Orchestra pour L'Elisir d'amore et Don Giovanni version II de 1968…).



Joan Sutherland, La Stupenda (DR)

1959 – 1970
SUTHERLAND / BONYNGE
sur les cimes du Bel Canto, un couple de légende

C’est une collaboration devenue légendaire laquelle commence ainsi au studio avec un premier recueil (cd 23) d’airs du Giulio Cesare de Haendel (1964), puis qui comprend les grands rôles belcantistes dont Norma (1964, à l’époque où La Callas abordait elle aussi le rôle de la prêtresse gauloise, personnage central du répertoire bellinien : la version de Sutherland ne manque pas d’autorité comme de justesse), Beatrice di tenda (avec un partenaire solaire, le jeune **Luciano Pavarotti** qui incarne un Orombello de toute beauté), Semiramide (Rossini : avec l’Arsace époustouflant de technicité musicale de l’immense **Marylin Horne**), La Fille du régiment (où Joan s’enivre et joue des vocalises facétieuses) et L’Elisir d’amore (Donizetti).
On ne saurait écarter un personnage aussi crucial que Violetta Valéry dans la trajectoire de la divina : sa **Traviata** en effet ici gravée en 1962 offre une alternative spectaculaire et très vraisemblable à celle de sa contemporaine… Maria Callas. Il est vrai que « son » Alfredo, le très élégant et aussi subtil **Carlo Bergonzi**, accrédite d’autant plus ce que réalise à ses côtés Joan Sutherland, décidément indiscutable.

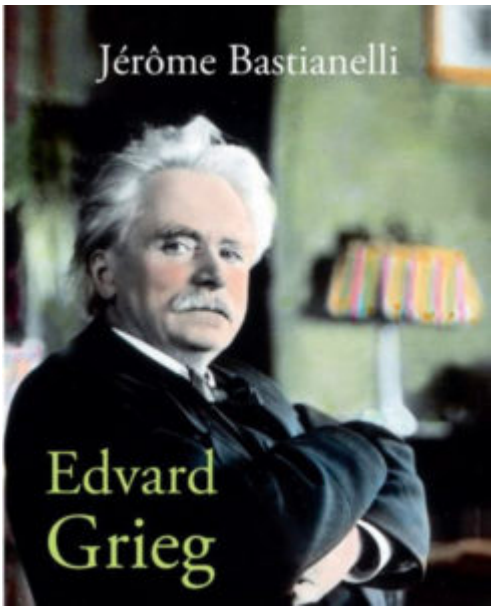
Richard Bonynge a toujours eu un faible pour **le répertoire français** : figurent aussi Faust de Gounod, surtout sa Lakmé (Delibes), Les Huguenots de Meyerbeer (somptueuse Elisabeth de valois en 1969) ; mais aussi des perles, alors vraies découvertes, telles Montezuma de Graun, ou Griselda de Bononcini. Outre les dons d'actrice tragique sensible, Joan Sutherland avait toutes les qualités pour chanter Mozart, comme en témoigne après la version de 1959 déja citée (cd 4-6), la 2è version de Don Giovanni, sous la direction de Bonynge toujours (1968, aux côtés d'un **Gabriel Bacquier** fauve et vorace, et de à nouveau **Marylin Horne** en Zerlina perlée et agile, de grand luxe… Decca classics annonce un 2è coffret complémentaire (20 autres opéras) tout aussi éblouissant. A suivre.

CRITIQUE coffret cd événement – JOAN SUTHERLAND : the complete Decca recordings operas 1959 – 1970 – coffret 49 cd Decca classics – réf 485 3432 – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025


DECCA
Joan Sutherland
COMPLETE DECCA RECORDINGS
The Operas 1955-1970

CRITIQUE LIVRE événement. Jérôme BASTIANELLI : Edvard GRIEG (Actes Sud)

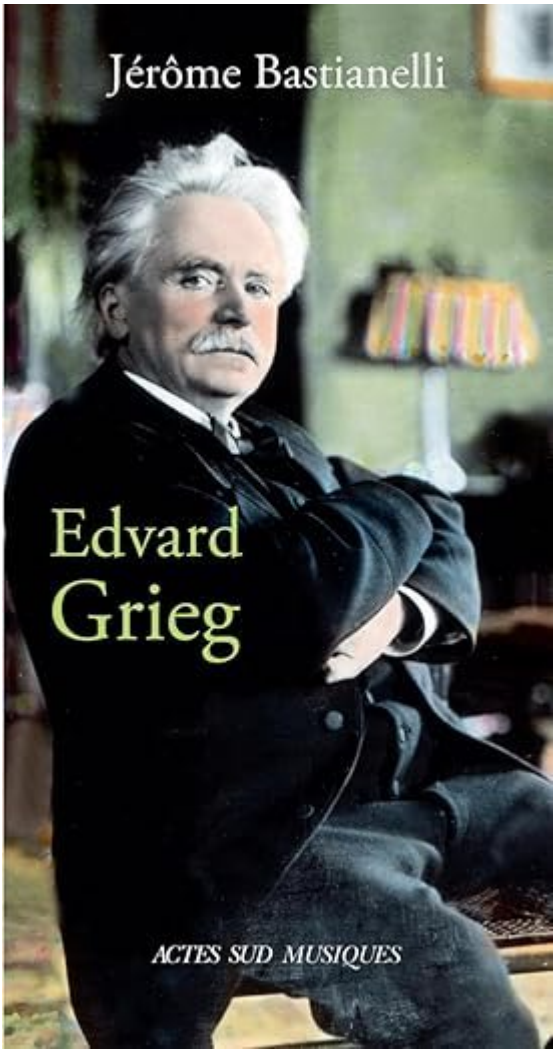
La trajectoire du compositeur norvégien EDVARD GRIEG (originaire de Bergen, né le 15 juin 1843) relève de l'épopée romanesque à la mesure de celui qui fut son modèle et le révélateur de sa vocation auprès de ses parents, l'illustre violoniste Ole Bull surnommé « le Paganini du Nord » (lui aussi né à Bergen et de 30 ans son ainé) : c'est lui qui décelant le tempérament artistique du jeune Edvard, convainc le père (bon pianiste) d'encourager absolument ses dons pour la musique et la composition (1858). Sensibilisé aussi par sa mère (pianiste et chanteuse), le jeune Edvard ira donc apprendre le métier au Conservatoire de Leipzig… avant celui de Copenhague où il fréquente Niels Gade et J.P.E Hartmann…



Parmi les auteurs du romantisme tardif, entre sa Scandinavie natale et les auteurs germaniques vénérés, Grieg se démarque cependant de ses nombreux confrères, par son tempérament singulier, unique, puissant et personnel que l'auteur-biographe, **Jérôme Bastianelli**, sait préciser page après page.

Ce n'est pas un hasard si **Maurice Ravel** avoue que pas une partition qu'il a écrite, n'est étrangère à l'influence de … Grieg (les 2 hommes se rencontrèrent à Paris en 1894 quand le jeune compositeur français put recueillir de Grieg lui-même, de précieuses et justes appréciations pour jouer correctement l'une des Danses norvégiennes). Sublime hommage pour le contemporain de Brahms et de Tchaikovski (qu'il a cotoyé simultanément lors d'un souper demeuré fameux… à Leipzig le 1er janvier 1888) ; estime majeure et bienvenue aussi pour l'auteur de Peer Gynt (sa partition la plus célèbre, inspirée de la pièce d'Ibsen, achevée l'année de la création de Carmen, en 1875) dont bon nombre de français ont boudé la valeur, s'entêtant à diminuer le génie (il faut en effet lire ce qu'écrivent Pierre Lalo ou surtout Debussy, vachard et aigre, concernant les œuvres de Grieg lors d'un concert à Paris en 1903…), ainsi sur son style provincial, folklorique, « vulgaire » (!). Aucun français ou si peu (dont le pertinent Fauré, à l'image du jeune Ravel comme de Bartok aussi) comprirent l'originalité poétique de Grieg, mesurèrent comment sa musique magicienne effaça en réalité la nature satirique de la pièce d'Ibsen, grinçante voire caricaturale et si critique vis à vis des norvégiens (Peer Gynt est un antihéros et l'amour que lui porte Solveig demeure une énigme…).

Le biographe dont le lecteur assidu ou éclairé de la collection édité par Actes Sud a précédemment lu ses biographies dédiées à Tchaïkovski, Bizet, Mendelssohn et Federico Monpou, retrouve cet esprit de synthèse, pourtant riche en développements pertinents sur les partitions majeures.



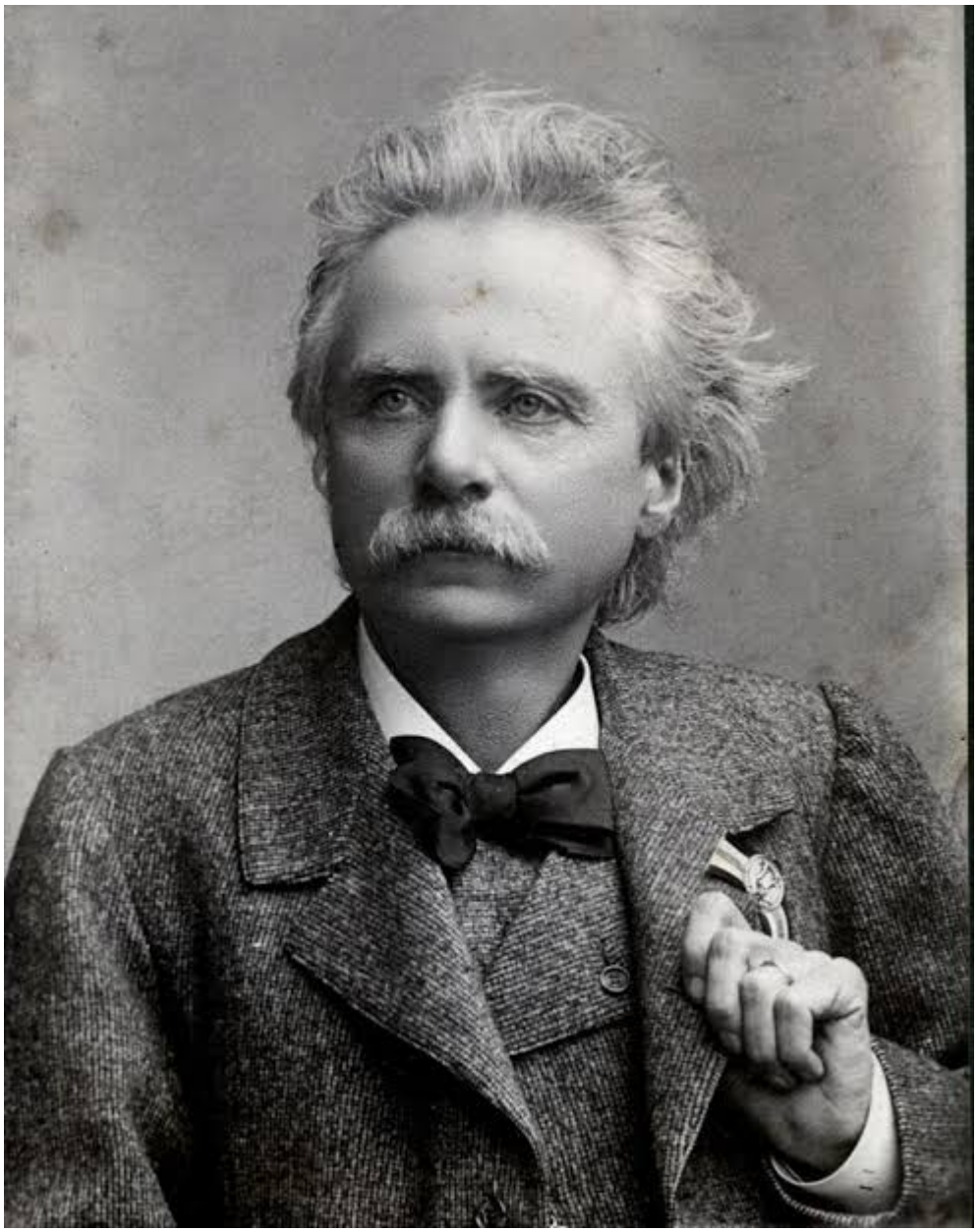
En 13 chapitres, Grieg, fascinant et inclassable surgit ainsi dans la sincérité de son génie personnel : l'alchimiste qui décrypte les mouvements inspirants de la divine nature ; le barde et le poète qui à l'image du finlandais Sibelius en son refuge d'Ainola, s'établit au cœur du motif naturel, dans sa maison « Troldhaugen », non loin de Bergen (avec son épouse Nina) dont la construction s'acheva en 1885. Il est fait mention – épisode insoupçonnée, de ses écarts extraconjugaux (dont une idylle avec la jeune peintre « Leis », en 1882…) … L'œuvre est abordée en clarté et dans la chronologie, depuis ses premières partitions significatives (**Pièces lyriques** pour piano seul…) jusqu'aux ***Danses Symphonique***s, si peu connues et pourtant d'un authentique souffle orchestrale hors normes, sans omettre, sa musique de chambre (dont les 2 Quatuors), le fameux et immédiatement célébré ***Concerto pour piano et orchestre*** (1868) qui lui apporte succès et estime à l'échelle européenne.

En fin de texte, sont à savourer les incontournables et indispensables « annexes », compléments toujours très utiles à la compréhension de l'homme, son œuvre, leur contexte : les

repères chronologiques majeurs, les éclairages de la discographique intitulée modestement « éléments discographiques » (lesquels entre autres indiquent les interprètes les mieux inspirés tels **Bernstein** et **Guillaume Tourniaire**, aux côtés de **Esa-Pekka Salonen** (pour Peer Gynt) ; **Leif Ove Andsnes** et **Mariss Jansons** pour le Concerto pour piano ; **Neeme Järvi** et **l'Orchestre symphoniques de Gothenburg** pour l'intégrale des pièces symphoniques… Biographie synthétique et indispensable.

_____

CRITIQUE livre événement : Jérôme Bastianelli : Edvard GRIEG. Editions Actes Sud, « Musiques ». 192 pages – ISBN : 978-2-330-20279-8. 2025. Plus d'infos sur le site de l'éditeur ACTES SUD : https://www.actes-sud.fr/edvard-grieg-0 – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025



CRITIQUE CD événement. The Franco-Belgian Album : Vieuxtemps, Franck, Fauré, Saint-Saëns. BRUNO MONTEIRO, violon / JOAO PAULO SANTOS, piano (1 cd Et’cetera)

Le violoniste portugais Bruno Monteiro signe un nouvel album qui est un véritable chant amoureux pour la musique française et belge du dernier romantisme, d’Henri Vieuxtemps et César Franck pour les plus anciens, jusqu’au plus durable Camille Saint-Saëns (1835 – 1921), sans omettre Gabriel Fauré et le plus tardif (né en 1858), l’incroyable autant que talentueux, Eugène Ysaÿe…

Avec le recul, le programme expose 1001 nuances de la virtuosité romantique et post romantique, entre éclat,

séduction, profondeur voire intimité. Le programme ose et réussit une sélection de partitions méconnues qui relèvent toutes de ce romantisme élégantissime franco-belge, à commencer par **Henri VIEUXTEMPS** : sa grande sonate pour piano et violon (1843) affirme de la part du compositeur jeune (âgé alors de 22 ans) un tempérament beethovénien dans l'ampleur du cadre auquel le violon apporte l'élégance de son chant enjoué (premier mouvement) ; contrastant avec le Scherzo qui suit, vif et espiègle, s'impose le chant lyrique, rêveur, ample, entre sérénité et béatitude du Largo (presque aussi développé que l'Allegro initial et de loin le plus original des 4 mouvements). Le Finale trouve un équilibre savoureux entre virtuosité et caprice. De la même année, date l'Andantino quietoso de FRANCK, pièce d'un équilibre souverain, développée comme une prière étirée dont les deux interprètes trouvent le souffle juste, et le violon le fil d'un chant élégiaque, inspiré, ininterrompu ; même pudeur millimétrée et vertiges de l'intime dans la seconde pièce composée par le Séraphin, « Mélancolie » dans lequel le chant du violon serpente, incandescent, suspendu dans une solitude qui rayonne par sa profondeur et son intensité.

Plus tardive, la Berceuse de **FAURÉ** (1878) enchante, rassérène dans sa fluidité enchantée. Les deux interprètes s'entendent à merveille dans l'enchaînement des séquences formant l'Élégie de **SAINT-SAËNS** pièce créée avant Paris (Gaveau, 1916) en Californie à San Francisco en 1915, pour l'Exposition Panama-Pacifique. Piano et violon semblent se fondre dans un flux improvisé, avec un grand naturel.



Comme une apothéose où règne l'esprit capricieux de la Variation impériale, Bruno Monteiro choisit en ultime offrande le Caprice d'après l'Étude en forme de Valse opus 52 du belge **Eugène Ysaÿe** (188 – 1931), originellement pour violon et orchestre. La version pour violon et piano réalisée par Saint-Saëns reste fidèle à l'extrême virtuosité d'Eugène Ysaÿe, le plus grand virtuose pour le violon, modèle absolu (après Paganini), et qui légua l'héritage reçu de Vieuxtemps, à Kreisler, Szigeti, Enescu… Bruno Monteiro en exprime toute le romantisme éperdu, la lyre vertigineuse et incandescente dans un jeu complice avec le piano … aussi funambule et enivré que le violon.

CRITIQUE CD événement. The Franco-Belgian Album : Vieuxtemps, Franck, Fauré, Saint-Saëns. BRUNO MONTEIRO, violon / JOAO PAULO SANTOS, piano (1 cd Et'cetera)
PLUS D'INFOS sur le site du violoniste BRUNO MONTEIRO :
https://www.bruno-monteiro.com/

CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025

Précédent cd de **BRUNO MONTEIRO** critiqué sur classiquenews

CRITIQUE CD. 20th CENTURY AND FORWARD : Elgar, Debussy, Ravel, Barbosa, Moody… Bruno Monteiro (violon), João Paolo Santos (piano) – 1 cd Et'cetera / juin 2024)
https://www.classiquenews.com/critique-cd-20th-cetury-and-forward-elgar-debussy-ravel-barbosa-moody-bruno-monteiro-violon-joao-paolo-santos-piano-1-cd-etcetera/

> *CRITIQUE CD. 20th CENTURY AND FORWARD : Elgar, Debussy, Ravel, Barbosa, Moody… Bruno Monteiro (violon), João Paolo Santos (piano) – 1 cd Et'cetera.*

CRITIQUE CD. RACHMANINOFF : Concerto n°3 / Yunchan LIM, piano (Van Cliburn Competition 2022) – Fort

Worth Symphony, Marin Alsop (1 cd Decca classics)

Virtuosité libre qui paraît improvisée, tempérament et clarté, élégance et aussi jeu voire facétie poétique… ce 17 juin 2022 au Texas lors de la Finale du 16è Concours Cliburn, le jeune pianiste coréen Yunchan Lim (né en 2004) éblouit par sa grâce chantante, un jeu libre qui a comme gommé toutes les tensions propres à une finale de concours. Après avoir convaincu le jury dans les 12 Études d'exécution transcendante de Liszt, le pianiste annonçait qu'il défendrait sa partie pour la Finale dans le vertigineux n°3 de Rachmaninoff. Un Éverest en réalité ,mais aux proportions de sa personnalité artistique.



Le pianiste sait comme peu conjuguer autorité de l'assise, et conscience structurelle avec un raffinement du détail inouï, où brille l'esprit dyonisiaque et apollinien du jeu et de la subtilité. **Yunchan Lim** emprunte alors les pas de Rachmaninoff lui-même en1939, préférant la variation du premier mouvement, la plus courte mais la plus redoutable – l'effusion tendre dont est capable l'interprète de 18 ans dans le 2è mouvement (Intermezzo : adagio) sidère tout autant auditoire et jurés ; quant au dernier épisode, « Finale : alla breve », l'autorité du jeu (avec des accelerandos fulgurants parfaitement maîtrisés) délivre (et confirme) la maturité poétique du pianiste né en Corée du Sud. L'orchestre texan sous la direction de la cheffe Marin Alsop accompagne le jeune candidat alors avec une atténuation complice, le suivant dans chaque pas idéalement inspiré, dans une jubilation contagieuse qui tire profit de chaque instant. DECCA classics est inspiré de publier en ce printemps 2025, cette performance qui voit s'affirmer un tempérament pianistique exceptionnel, de surcroît dans une prise directe lors de la Finale d'un Concours aussi prestigieux (et donc impressionnant) que la compétition Cliburn). En remportant le premier prix du Concours texan, le jeune Lim décrochait la timbale en or devenant ainsi le lauréat le plus jeune dans l'histoire de la compétition américaine. Magique.

CRITIQUE CD. RACHMANINOFF : Concerto n°3 / Yunchan LIM, piano (Van Cliburn competition 2022) – Fort Worth Symphony, Marin Alsop (1 cd Decca classics) – CLIC de CLASSIQUENEWS – enregistrement live de la Finale du 17 juin 2022, 16è Concours Cliburn / Texas.

vidéos

VIDÉO Live Yunchan LIM joue le Concerto pour piano n°3 de **Rachmaninov** (mouvement III – Finale)

Intégrale du Concerto pour piano n°3 par Yunchan LIM
Durée : 42’28mn

Mov.I – 0:00
Mov.II (Intermezzo) – 17:30
Mov.III (Finale) – 28:28
« Final Round Concerto II
June 17, 2022 – Bass Performance Hall (TEXAS, Fort Worth)

YUNCHAN LIM, 2022 Cliburn Gold Medalist
South Korea I Age 18

Fort Worth Symphony Orchestra
Marin Alsop, conductor » (The Cliburn Competition june 2022)

Plus d'infos sur le site de l'éditeur **DECCA Classics / Yunchan LIM / Rachmaninoff Cliburn 2022 :** https://store.deccaclassics.com/products/rachmaninoff-piano-concerto-no-3-cd?srsltid=AfmBOoqxZPtbTb9KWc0kISZ2ypA_yHNwuqctPFMvAUAdjdP4IEopiDOt

---

CRITIQUE COFFRET CD événement. RAVEL COMPLETE EDITION (14 CD DECCA classics). Martha Argerich, Ivo Pogorelich, Jean-Yves Thibaudet, Pierre-Laurent Aimard, Michel Plasson,

Charles Dutoit, Yann Beuron, Mireille Delunsch, Gabriel Bacquier, Michel Sénéchal, Lorin Maazel……

Parmi les arguments de poids de cette intégrale incontournable pour l'année 2025 (les 150 ans de Maurice Ravel), plusieurs artistes labellisés DG / DECCA dont la subtilité et les affinités évidentes avec Ravel font mouche : évidemment Martha Argerich (Concerto en sol sous la direction de Claudio Abbado en 1987, les Valses nobles et sentimentales pour piano seul en 1988) ; comme le Gaspard de la nuit d'Ivo Pogorelich (2010) ne manque pas d'attraits ni de flammmes ; autres pianistes majeurs sollicités ici : Pierre-Laurent Aimard (Miroirs), Jean-Yves Thibaudet (tout le CD 1 : de Sérénade grostesque et Menuet antique … à la Sonatine et au Tombeau de Couperin).

Côté musique de chambre, on ne se lasse pas du Trio par le **Beaux Arts Trio** dont le clavier exquis de **Menahem Pressler** (1983)… Le grand symphonisme de Ravel s'invite aussi avec classe et intensité ; il est défendu avec cette tenue claire et lumineuse par le chef **Charles Dutoit** et « son » **Orchestre Symphonique de Montréal** (Daphnis et Chloé de 1980 ou La valse, CD 9 ; Boléro, Alborada del gracioso, Ma mère l'Oye au menu du CD 11, enregistrés à Montréal dans une esthétique propre aux années 1982-1983).



Distinguons aussi le dramatisme incisif de **l'Enfant et les sortilèges** par une distribution idéale (Françoise Ogéas,l'enfant / Jeanine Collard, Maman et une tasse chinoise), Michel Sénéchal, Jane Berbié… sous la baguette du très élégant et précis **Lorin Maazel** (avec les choeurs, la Maîtrise et l'Orchestre national de la RTF / CD 12 – enregistré en novembre 1960) : la cohérence de la réalisation ciselée dans sa forme, proche du texte aussi rend la lecture indiscutable. Même enthousiasme pour **L'Heure Espagnole** par le même chef et le même orchestre et une distribution qui alors en février 1965, a marqué l'âge d'or du chant français dans l'opéra français : Jane Berbié (Concepcion), Gabriel Bacquier (Ramiro), José van Dam (Inigo), Michel Sénéchal (Gonzalve) : CD 13.

Complément remarquable, **le CD 14** s'impose en particulier car il dévoile de façon magistrale la passion dramatique du jeune Ravel, doué d'un immense sens théâtral couplé à une orchestration des plus raffinées (fusionnant Wagner, Frank,

Dukas, Massenet…). Sa contribution au **Prix de Rome** est d'un immense apport, hélas inversement apprécié par le jury de l'Institution Académique française, bien peu ouverte aux tempérament trop originaux. Preuve en est faite encore ici, : le cas Ravel souligne l'indigence artistique de l'Institution parisienne et le plus grand scandale de son histoire… L'écoute des **3 cantates** abordées s'avère très féconde. L'évocation éthérée et magicienne d'***Alyssa*** de 1903 (Véronique Gens) suscite le plein amour foudroyé de l'excellent ténor Yann Beuron (Braïzil) ; puis c'est la sensualité océane d'***Alcyone*** (1902, très impliquée Mireille Delunsch) aux mélismes mélodiques ensorcelés qui convoque aussi une très belle partie pour ténor (Paul Groves en Cévyx) ; d'une couleur plus tragique encore, ***Myrrha*** (cantate présentée en 1901 sur le livret de Fernand Beissier), évoque la figure de Sardanapale (superbe rôle pour ténor, ici le même Paul Groves)…



Les 3 cantates romaines ainsi restituées n'ont pas pris une ride tant l'intelligence dans la caractérisation et la justesse des solistes requis, associés à l'excellence de **l'Orchestre du Capitole de Toulouse** font mouche en 2000, sous la direction détaillée et intense d'un ardent francophile et ravélien convaincu, **Michel Plasson**. Le coffret est un must absolu. D'autant plus avecson cahier livret de 184 pages présentant / commentant les enregistrements et les œuvres regroupés dans cette intégrale. CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025

_____

CRITIQUE, CD coffret événement. Ravel: The Complete Edition (14 cd **Decca classics**). Plus d'infos sur le site de l'éditeur DECCA classics : https://store.deccaclassics.com/products/ravel-the-complete-edition?srsltid=AfmBOoqamN7ETL2iJoxwp-hYlf8jmzs-V2WCnrs440JO3IGvfkqqDhU5



CRITIQUE CD événement. SYMPHONIES OUBLIÉES : Robert SCHUMANN (« Zwickauer »), BRUCKNER (« Nullte », « zéro » WAB 100). Le Concert des Nations, Jordi Savall (1 cd ALIA VOX)

En révélant la Symphonie « Zwickauer » de 1833, Jordi Savall souligne la grande furià dont fut capable Schumann, immédiatement, dans le métier symphonique alors qu'il n'avait que 22 ans… La direction du chef catalan imprime une

force souterraine, fait jaillir cette vitalité impérieuse qui enfle et rugit, emporte et triomphe. Ce dès la motricité solaire et triomphale du premier des deux mouvements parvenus, noté « Allegro molto »… et à quelques mesures avant la fin, superbement fouettée dans un tutti des plus nets et des plus élégants.

Jordi Savall veille à la transparence et à l'équilibre de la texture sonore, en particulier le chant irrépressible des cordes ondulantes, surtout les cuivres et aussi les timbales particulièrement sollicitées dans l'affirmation de cette autodétermination passionnelle qui caractérise la grande forge orchestrale ciselée par Robert Schumann. Cette exaspération du matériau orchestral, l'affirmation d'une activité maîtrisée, rationnelle, volontaire sont d'ailleurs d'autant plus troublantes de la part d'un compositeur dont la fin rapide est marquée par la destruction psychique et la folie. Le second mouvement « Andantino quasi allegretto, Intermezzo quasi scherzo : allegro assai » relève de cette puissance créatrice schumanienne qui fusionne toutes les énergies et les registres dans un flux canalisé avec fureur et flexibilité. La radicalité de l'écriture est servie par une sensibilité admirable, d'une subtilité et d'un souci de clarté indiscutables.

Même soin de la caractérisation instrumentale (bois, cuivres, cordes), dès le premier mouvement du **Bruckner (Symphonie « zéro », en ré mineur – WAB 100)** dont le chef réussit la texture mystérieuse des cordes après le souffle grandiose des cuivres… rien ne manque non plus aux épidodes d'une quiétude intime et pastorale… jusqu'à l'exultation collective et

impérieuse de la fin du premier mouvement « Allegro », passionnant portique aux dimensions spectaculaires et ici le plus long comme le plus développé.
L'Andante berce par sa douceur sereine ; une séquence plus contemplative dont Jordi Savall sait creuser l'ampleur et le chant souterrain, secret.
L'apport le plus important de cette lecture très finement ciselée, est la clarté et la finesse du cadre polyphonique et du contrepoint ; Savall apporte une fluidité et une transparence très rares chez ses confrères et qui rétablit une donnée absente en général chez Bruckner, la subtilité, propice pour sa part à la quête et à l'expression de l'intime ; une ferveur nouvelle, une délicatesse qui s'invitent dans l'Andante (entre autres) et fondent essentiellement la pertinence de l'approche.
Le Scherzo regorge de vitalité dansante (à la façon d'un menuet), de fureur active, voire aussi de panache parodique : un équilibre riche et superlatif là encore.
Enfin le Finale affirme dans la sonorité très aboutie des cordes une hauteur de vue qui colore toute sa trajectoire d'une profondeur noble irrésistible. La clarté articulée défendue permet au chef d'exprimer dans vertiges et aussi netteté, les dimensions architecturales de cette nouvelle arche conclusive.
La partition composée en 1869, créée en 1924 est plus qu'un premier essai inabouti ; c'est a contrario, un écrin à ré estimer qui contient déjà l'hypersensibilité et la puissance du Bruckner à venir.



L'enregistrement réalisé ici à Namur en sept 2024 éblouit par sa verve et sa poésie, l'étourdissante intelligence qui inspire la direction à la fois poétique et puissante d'un orchestre aussi détaillé qu'électrisé. Ce premier Bruckner de Jordi Savall en appelle d'autres : à quand sa prochaine intégrale des symphonies ? Après tout, d'autres chefs habitués des approches historiquement informées se sont frottés au répertoire romantique. Mais Savall, déjà remarqué pour ses Schubert et ses Beethoven, surclasse tout ce que nous avons écouté jusque là chez Bruckner. A suivre de près.

CRITIQUE CD événement. Robert SCHUMANN / Anton BRUCKNER : Symphonies inachevées – Le Concert des Nations / Jordi Savall, direction – enregistré à Namur, sept 2024 – CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025

Plus d'infos sur le site de l'éditeur ALIA VOX / SCHUMANN – BRUCKNER : « Symphonies oubliées »… Jordi Savall, Le Concert des Nations : https://www.alia-vox.com/en/producte/schumann-brucknersymphonies-oubliees/

_____

CRITIQUE livre. Jean-François Phelizon : Wolfgang Amadeus Mozart [2 volumes, E & N édition]

Plus de 1300 pages (en deux volumes), dédiées à la vie et l'œuvre de Mozart le fils composent une entreprise majeure dont il faut saluer l'ambition autant que l'érudition sérieuse. Certes incomplète mais maîtrisée.

3 ans après la publication d'un essai critique sur le dernier opéra de Mozart, *La flûte enchantée*, l'auteur, **Jean-François Phelizon**, récidive en restituant l'œuvre et la vie de Wolfgang dans son contexte. Le texte démêle ce qui a été tissé parfois

dans la fiction par sa veuve Constanze.

Chaque ouvrage important dont surtout [essentiellement] les opéras,… est le sujet d'une présentation [avec citations généreuses de la correspondance…] et d'une mise en contexte [genèse, enjeux personnels, réception…]. L'auteur qui ne revendique aucune exhaustivité, passe à la trappe nombre de partitions objectivement décisives voire majeures dont parmi les Symphonies, les 3 ultimes : trop vite expédiées. De nombreux aspects de la vie de Mozart sont à l'inverse bien documentés comme ses dettes, son train de vie dispendieux [en témoignent les difficultés propres aux années 1788-1789],…

La somme reste néanmoins passionnante si l'on s'en tient à savourer ce qu'elle est : la vision d'un mélomane passionné qui opère des choix dans une masse de documents d'événements en réalité infinis…

Pour les habitués de textes et biographies musicologiques, le compte n'y sera pas. Mais l'approche, piloté par un goût clairement assumé, donc subjectif, fait valoir son intérêt en particulier dans le choix thématiques des annexes qui bien maîtrisées, éclairent sur les thèmes complémentaires, importants dans la vie de Mozart : la situation de l'Autriche impériale au XVIIIème, la place et la situation de la franc-maçonnerie du vivant de Mozart, lequel en fut un membre plutôt… déçu. Et aussi fondatrice pour la personnalité du génie musicien, ses 17 premières années marquées par l'esprit du voyage et de l'exploration des divers pays européens … Une certaine idée de liberté mise en pratique dès l'enfance et à l'adolescence, qui a résolument structuré celui qui de valet de l'archevêque de Salzbourg, fut le premier à le quitter, assumant clairement son indépendance.
Farouche défenseur de sa propre liberté, figure d'une singularité qui ne sut jamais se positionner [par manque d'entregent], Mozart se dévoile ici avec d'autant plus de relief et de caractère, tel un homme moderne, indépendant et mûr, dont la profondeur et même la gravité le rendent

définitivement indépassable.

CRITIQUE, livre. Jean-François Phelizon : Wolfgang Amadeus Mozart, 649 p. (tome I) et 726 p. (tome II), 29 € chaque. E & N éditions – Plus d'infos su le site de Galimard : https://www.librairie-gallimard.com/livre/9782363671967-wolfgang-amadeus-mozart-tome-1-1756-1781-jean-francois-phelizon/



CRITIQUE événement. COFFRET : BRAHMS / GARDINER. Symphonies n°1 – 4. Royal Concertgebouw Orchestra Amsterdam (2021, 2022, 2023 – 3 cd DG Deutsche Grammophon)

18 ans après les avoir jouées et enregistrées avec l'Orchestre romantique et révolutionnaire (2007), John Eliot Gardiner reprend l'étude et l'analyse des 4 Symphonies de Johannes Brahms, dans ce cycle réalisé à Amsterdam sur 3 années, entre 2021 et 2023. En s'appuyant sur les ressources (très argumentées des musiciens du Royal Concertgebouw Orchestra Amsterdam), le maestro livre ici pour DG, – avant ses récents déboires qui l'auront écarté de la scène en 2024-2025, une compréhension brahmsienne qui ne manque pas d'intérêt.

vertus de l’approche historiquement informée

En dépit d’une attention naturelle à l’éloquence et à la ciselure instrumentale, le chef rompu aux approches allégées et historiquement informées, n’empêche pas d’une manière générale, une certaine épaisseur compacte du bloc des cordes ; la tenue des séquences qui mettent en lumière bois et vents s’avère plus convaincante et même superlative ; l’alliance des bois, les cuivres d’une noblesse onctueuse, précisément la couleur des hautbois et des cors s’avèrent au fil de l’écoute, superlatifs.

Sujet du CD1, **la Symphonie n°1 (1876)**, en ut mineur opus 68, et son début au souffle tragique au diapason de la marche initiale avec timbales est réalisée dans le respect scrupuleux du « sostenuto » indiqué, lequel amplifie en réalité la résonance du sentiment irréversible ; Gardiner plonge alors dans la matière brahmsienne, à la fois dense, d’une rythmique implacable, où les staccatos relancent constamment le climat d’angoisse et de fatalité maudite… le chef n’écarte ni aridité ni sécheresse dans cette expression d’un drame entier qui avance sans retour possible. Même l‘Andante qui suit (lui aussi « sostenuto ») ne s’éloigne jamais d’une certaine rigidité malgré le chant plus apaisé du hautbois… Prolongement plus aéré encore, le « Poco Allegretto e grazioso » en guise de scherzo (!) préfère une ambiance pastorale où règne la danse des bois (clarinette et hautbois surtout) que Gardiner détache avec une très juste subtilité onirique. Le Finale dans sa transparence restituée (cordes) assume pleinement sa filiation avec le souffle éperdu de Schumann, tout en regardant du côté de Bruckner, mais un Bruckner majestueux et qui s’enfonce dans le mystère, grâce au thème souverain énoncé

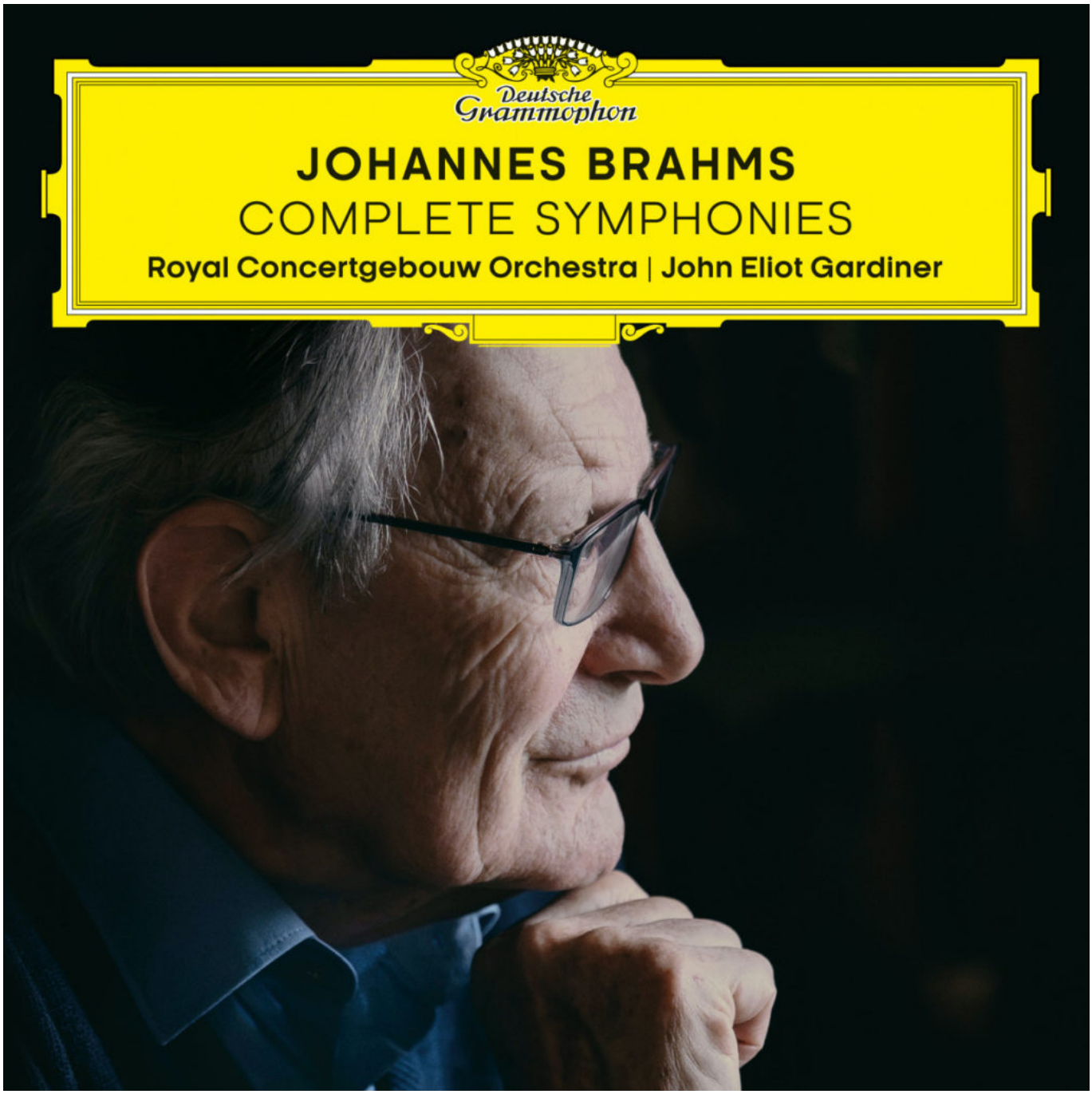
par le cor, lointain, énigmatique que la flûte éclaire d'une couleur enfin pus humaine et compréhensible. Avant le chant final des violoncelles, évoquant l'Ode de Beethoven dans sa 9è : chant fraternel et ardent qui efface toute tension…

Plus emblématique encore de cette intégrale en 3 cd, le dernier cd comprenant **les symphonies n°3 et n°4** qui clarifie enjeux et sens de la lecture : chaque mouvement est mesuré, compris dans sa somptueuse noblesse de ton, où se mêlent le souffle d'une tragédie intime idéalement canalisée et la tentation heureuse plus apaisée des mélodies d'essence populaires. Dans **la 3è**, opus 90, le premier allegro rugit avec majesté, diffusant une lave du plus bel effet ; même splendeurs de timbres dans l'Andante, comme enchanté et d'une calme intériorité – le 3è mouvement, le plus célèbre des Allegrettos conçus par Brahms (Poco allegretto) est énoncé avec pudeur et équilibre, où se déploie aussi le souci de clarté auquel le chef ajoute une indiscutable individualisation instrumentale permise par l'implication millimétrée des musiciens amstellodamois. L'énergie collective qui emporte tout le finale (Allegro) sonne plus précipité et moins abouti que les mouvements précédents, hormis la toute fin où en allégeant considérablement la texture et en faisant chanter bois et cordes, le chef trouve une transparence bienvenue.

La dernière Symphonie n°4 – opus 98, joue habilement sur l'ambiguïté continue entre opulence de la texture et âpreté sinueuse plus fugace et affleurante à laquelle flûte, hautbois et clarinette apportent les teintes scintillantes adéquates, quand les cordes flexibles et ondulantes réalisent l'écoulement irrépressible du thème, ciblant son essence tragique. Gardiner trouve un même ton et une coloration d'une indiscutable profondeur dans l'Andante (moderato) qui suit immédiatement ; cors fabuleusement épiques et distanciés, clarinettes tout aussi engagées, d'une volupté ardente, cordes majestueuses et conquérantes enrichissent remarquablement

l’esprit comme envoûté de la cantilène qui devait tant marquer Dvorak. Le Scherzo explose de joie et de facétie heureuse dont Gardiner se plaît à varier les tutti (flûtes et triangle à l’appui).
L’ampleur et les vertiges spectaculaires du dernier Allegro (energico e passionnato), affirment la valeur de l’approche du chef britannique ; l’architecture orchestrale d’un Brahms génialement inspiré, dont Gardiner se délecte à restituer les très subtiles dosages instrumentaux, faisant dialoguer les tutti retentissants et majestueux (cors et trombones impérieux), d’une âpreté progressivement débordante, et bois rêveurs… la richesse et la subtilité de l’approche se révèlent dans ce dernier mouvement, indiscutablement profitable ; preuve est encore faite que contre toute routine et préconçus, la direction d’un chef qui maîtrise l’approche historiquement informée, apporte énormément aux instrumentistes d’un orchestre moderne. Ce même constat vaut aussi, avec les apports à présent reconnus et mesurés pour des chefs « baroqueux », tentés par le souffle romantique : ainsi Philippe Herreweghe chez Bruckner et Brahms, ou très récemment en ce printemps 2025, Jordi Savall qui s’aventure en terres Schumaniennes et Brucknériennes lui aussi, après ses Beethoven et Schubert, passionnants. A suivre.

CRITIQUE événement. COFFRET : BRAHMS / GARDINER. Symphonies n°1 – 4. Royal Concertgebouw Orchestra Amsterdam (2021, 2022, 2023 – 3 cd DG Deutsche Grammophon) – Parution annoncée le 2 mai 2025 – Plus d’infos sur le site de l’éditeur DG Deutsche Grammophon : https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/brahms-the-symphonies-john-eliot-gardiner-13923



CD événement, annonce. RICHARD STRAUSS : Elektra.

Barbara Krieger… Experience, Julien Salemkour [2 cd Solo musica]

L’enregistrement propose d’abord une fidélité sans compromis à la partition originelle, conçue par Richard Strauss… Soit une lecture historiquement informée qui permet de vivre le drame de l’intérieur, dans la psyché éruptive, brûlante des protagonistes.

Tous les passages qui sont habituellement retirés, pourtant essentiels pour comprendre l’œuvre et sa puissance, ont été retablis. Richard Strauss lui-même a souligné dans ses mémoires combien les paroles et le chant étaient importants pour lui à l’opéra. Il a rapporté que le chef d’orchestre Ernst von Schuch avait tellement déchaîné l’orchestre à la répétition générale qu’il dut canaliser sa direction et le chant des instruments afin de maintenir un équilibre avec les voix.

Cette mise en garde autographe a inspiré le chef **Julien Salemkour** et la soprano **Barbara Krieger** ; en découle cet enregistrement singulier, entre autres réalisé pendant la période covid, laquelle a imposé une approche inhabituelle. L’orchestre a enregistré en premier, et les solistes ont chanté leurs parties plus tard sur l’enregistrement orchestral préexistant – chacun dans son lieu de résidence habituel [et

de confinement].

Déjà saluée pour ses incarnations de Léonore [Fidelio] et d'Isolde, Barbara Krieger endosse ainsi le fulgurant rôle-titre ; figurent à ses côtés, Astrid Weber, Sanja Anastasia et Jochen Kupfer. Le ténor Sotiris Charalampous fait ses débuts impressionnants en tant qu'Aegisth / Égiste.

Le chef d'orchestre Julien Salemkour, ex assistant de Barenboim, produit une enveloppe orchestrale ample, espace sans précédent pour chanter et respirer, tout en déployant une opulence tonale, flamboyante et furieusement expressive. Prochaine critique complète sur Classiquenews

---

CD événement, annonce. RICHARD STRAUSS : Elektra, Op. 58, TrV 223. Barbara Krieger… Experience, Julien Salemkour [2 cd Solo musica] – prochaine critique complète sur classiquenews

